

L'école des Augustins au Moyen Âge : cinquante ans de recherches

La question de l'école des Augustins au Moyen Âge, c'est-à-dire des théologiens de l'Ordre des Ermites de saint Augustin, n'a été jusqu'à présent qu'à peine traitée dans la *Revue des Études Augustiniennes*¹. Ce n'est d'ailleurs pas étonnant, dans la mesure où la plupart des travaux sont d'abord consacrés à la pensée d'Augustin, et où la réception de celle-ci n'est pas la visée primordiale de la *Revue*. Quelques articles sont néanmoins consacrés aux savants français qui ont fait des recherches sur Augustin aux XVI^e et XVII^e siècles, et plus particulièrement à la grande tradition de leurs éditions de textes.

Quant à la tradition de la théologie et de la philosophie de l'Ordre des Augustins, je n'ai pu trouver, dans la *Revue*, qu'une contribution : Gordon Leff a publié dans le tome 7 une contribution sur « Gregory of Rimini : a fourteenth century Augustinian² ». Certes, Grégoire de Rimini est à côté de Gilles de Rome un des représentants les plus marquants de l'école médiévale des Augustins, mais malheureusement cette question n'a pas intéressé G. Leff. Il a bien plutôt étudié la question de savoir s'il fallait davantage voir en Grégoire un représentant de la *uia antiqua* ou s'il fallait le ranger parmi les tenants de la *uia noua*. G. Leff en arriva cependant au résultat qu'il n'avait suivi aucune des deux écoles, mais qu'il avait tracé sa voie propre au sein de cette dispute des *uiae* : « He reasserted the full tradition of St. Augustine, and as such can claim to be its true upholder during the earlier fourteenth century. »

Sans vouloir suivre sa thèse à la lettre, je voudrais mentionner trois points : G. Leff a très tôt attiré l'attention sur l'importance d'un penseur du XIV^e siècle, qui n'était à l'époque connu que d'un cercle étroit de spécialistes, dans la

1. Je remercie le Dr. Virginie Pektaş, ainsi que G. Dahan et J.-D. Berger, pour l'aide apportée à la traduction de cet article.

2. G. LEFF, « Gregory of Rimini : a fourteenth century Augustinian », *REAug*, 7, 1961, p. 153-170.

mesure où son commentaire sur les *Sentences* n'avait pas encore été édité et n'était par conséquent disponible que sous forme de manuscrit. En outre, il a également indiqué qu'il existait, à côté des deux *uiae* classiques des *moderni* et des *antiqui*, d'autres possibilités de pensée. Enfin, il a montré que ces traditions se détournent du tout-puissant Aristote et trouvaient dans la pensée d'Augustin une alternative.

Par là, ma contribution ne sort finalement peut-être pas trop du cadre de ce colloque : d'une part, la contribution citée a été publiée dans l'un des premiers tomes de la *Revue* et se trouve ainsi au début de la recherche sur l'école des Augustins ; d'autre part, l'intérêt pour la tradition de la pensée augustinienne a toujours été partie intégrante de son orientation scientifique.

Ma contribution concernera trois points :

1. L'affirmation qu'il a existé une école des Augustins indépendante, dans la philosophie et la théologie du Moyen Âge. Cette thèse est surtout liée au spécialiste de saint Augustin qu'est le Père augustin Adolar Zumkeller.
2. La négation qu'une telle école ait existé. Cette thèse est surtout représentée par l'historien de la Réforme et théologien protestant Berndt Hamm.
3. La tentative d'une réévaluation de la question d'une école des Augustins au Moyen Âge.

I. – L'EXISTENCE D'UNE ÉCOLE DES AUGUSTINS : ADOLAR ZUMKELLER

En 1964, Adolar Zumkeller publia dans les *Analecta Augustiniana* une contribution programmatique sous le titre : « Die Augustinerschule des Mittelalters: Vertreter und philosophisch-theologische Lehre » (L'école des Augustins au Moyen Âge : représentants et enseignement philosophique et théologique)³. Il tenta d'y donner un premier recensement des représentants importants de cette école des Augustins dont il postulait l'existence, ainsi qu'une évaluation de ses positions théologiques et philosophiques. Ce faisant, il ne revendique pas la formation du concept d'« école des Augustins ». Il cite bien plutôt Franz Ehrle, qui fut préfet de la Biblioteca Apostolica Vaticana de 1895 à 1914 et, à partir de 1929, bibliothécaire et archiviste de la Sainte Église romaine, et était par là très versé dans la connaissance de la théologie et de la philosophie du Moyen Âge. Celui-ci était d'avis que la contribution de l'école des Augustins à la pensée du Moyen Âge représentait encore un champ de recherche important. En outre, A. Zumkeller se réfère à Martin Grabmann, l'un des médiévistes les plus influents en Allemagne dans la première moitié du XX^e siècle. Celui-ci avait formulé cette constatation : « La recherche sur les manuscrits révèle de plus en

3. A. ZUMKELLER, « Die Augustinerschule des Mittelalters: Vertreter und philosophisch-theologische Lehre », *Analecta Augustiniana*, 27, 1964, p. 168-262.

plus une école des Augustins au XIV^e siècle qui s'appuie sur Gilles de Rome, comme une direction significative de la pensée scolastique. »

A. Zumkeller reprend donc – presque comme un théologien ou un philosophe du Moyen Âge – un concept trouvé ailleurs et tente de lui prêter un contenu, sans s'en tenir donc à un simple recours à des « autorités » – là aussi comme tout bon théologien ou philosophe du Moyen Âge. Mais ce qui est décisif est qu'A. Zumkeller part de l'existence d'une école des Augustins au Moyen Âge, sans mettre celle-ci en doute ; il ne tente pas d'établir de nouveau la thèse de l'existence de cette école, ou de réfuter ses détracteurs. Il constate bien plutôt une lacune dans la recherche, sur un fait indiscutable en théologie et en histoire de la philosophie, et se propose de la combler. Sur le plan méthodique, il s'oriente sur l'histoire de l'Ordre augustin.

Il ouvre ses explications sur la constatation qu'une « attitude scientifique favorable » a régné dans l'Ordre augustin depuis sa fondation en 1256. À la suite de l'historien tardif de l'Ordre, Jourdain de Saxe (1300-1380), il justifie cette attitude fondamentalement positive, depuis le début de l'Ordre, à l'égard des études académiques, en la mettant en rapport avec la spiritualité d'Augustin, vénéré comme père fondateur, qui avait toujours appelé à l'étude, en particulier celle de la Bible.

En conformité avec cela, les premiers statuts de l'Ordre exigeaient déjà l'établissement d'un système d'étude propre. En conséquence, l'Ordre s'efforça de mettre méthodiquement sur pied, dans toutes les provinces, des centres d'étude, afin d'assurer ainsi partout une formation sérieuse des frères. Avec Gilles de Rome, les Augustins purent rapidement occuper une chaire à l'Université de Paris ; après son départ, ils conservèrent le droit de revendiquer cette chaire pour un frère de l'Ordre. Les constitutions de 1290 maintiennent expressément que l'étude est le *fundamentum ordinis*. On la considérait comme le travail le plus noble des frères, presque comme une sorte d'office divin. Lorsque Gilles de Rome lui-même devient le supérieur général de l'Ordre, il souligne de manière répétée la signification des études dans plusieurs circulaires.

À l'exemple des dominicains, l'Ordre alla encore plus loin : pendant le chapitre général de 1287 et dans les constitutions de 1290, les enseignements de Gilles de Rome furent institués doctrine officielle de tout l'Ordre. Les dominicains avaient, peu d'années auparavant, fait le même honneur à Thomas d'Aquin. Ces prescriptions furent toujours renouvelées au fil du temps par les différents supérieurs et les chapitres généraux.

Ce sont là pour A. Zumkeller trois raisons qui furent décisives pour la formation de l'école des Augustins : la nécessité d'études approfondies pour cet Ordre se réclamant d'Augustin ; l'organisation précoce et partout présente de centres d'étude ; l'engagement envers une doctrine générale de l'Ordre orientée sur les enseignements de Gilles de Rome.

Que des données structurelles et d'organisation aient effectivement conduit à la formation d'une école des Augustins, c'est ce que prouve A. Zumkeller par plusieurs faits : on trouvait dans de nombreuses bibliothèques de couvents augustins beaucoup d'œuvres des Pères de l'Église. Certes, Augustin était naturellement l'une des autorités les plus importantes pour tous les théologiens et les philosophes du Moyen Âge, mais la comparaison avec les catalogues encore conservés des bibliothèques d'autres couvents montre que leur catalogue des œuvres d'Augustin était plus réduit. C'est précisément là que, d'après A. Zumkeller, s'affirme l'effort de l'Ordre pour établir Augustin comme l'autorité centrale.

Afin que soit rendue plus aisément accessible aux lecteurs l'œuvre du Père de l'Église, œuvre dont on connaît l'étendue, des florilèges d'Augustin furent très tôt conçus ; ainsi deux Augustins, Augustin d'Ancône et Barthélémy d'Urbino, composèrent-ils le très complet *Milleloquium Sancti Augustini*, également très répandu hors de l'Ordre.

L'engagement des docteurs de l'Ordre sur les positions de Gilles de Rome ne semble cependant pas avoir conduit à un rétrécissement de la liberté d'enseignement en son sein. Ainsi, Grégoire de Rimini développa un système propre, que l'on ne peut réduire à une simple continuation de Gilles. Le deuxième représentant célèbre de l'Ordre augustin dans la philosophie et la théologie du Moyen Âge a développé en toute indépendance ses positions, sans se laisser emprisonner dans le corset d'une discipline éducative trop étroite. D'autres *magistri* de l'Ordre proposèrent des thèses indépendantes, qui peuvent être parfois en contradiction avec les avis de leur frères, sans que cela ait été ressenti comme un problème.

Néanmoins, les maîtres de l'Ordre considéraient qu'ils appartenaient à une même tradition. Gilles de Rome est sans cesse nommé le *doctor noster* ; plus tard, d'autres frères célèbres comme Hugolin d'Orvieto ou Jean de Bâle sont nommés *doctores nostri* ; depuis la fin du XIV^e siècle, le concept de *schola nostra* est répandu et parfois on mentionne même une *uia Augustiniensium*.

A. Zumkeller conclut de ces faits qu'il y a eu, au vu des raisons déjà citées, non seulement une école des Augustins, en tant que structure institutionnelle, mais aussi une école au sens doctrinal du mot, qui, en plus, avait conscience de son existence en tant qu'école des Augustins. En dernier lieu, il montre les convergences sur le plan du contenu, en présentant les différents représentants de l'école des Augustins de Gilles de Rome à Jean de Staupitz, bien que sa liste étendue – il énumère plus de soixante *magistri* – ne prétende pas à l'exhaustivité. Il distingue surtout la doctrine du péché originel et celle de la grâce comme les indices typiques « d'un augustinisme clairement défini et indépendant ». À côté de tous ces points communs, il souligne cependant l'indépendance de chacun des auteurs, qui devaient, en effet, réagir personnellement aux nouvelles questions et aux nouveaux développements théologiques.

Sur le plan philosophique, les Augustins furent les représentants d'un augustinisme mesuré, qu'ils empruntèrent sans doute à Gilles de Rome, dont on sait qu'il était un élève d'Aristote. Cependant les positions philosophiques des *magistri* augustins sont encore loin d'être connues, dans la mesure où leurs textes n'ont jusqu'à présent été que peu édités ; A. Zumkeller lui-même s'est montré surtout attentif aux convergences théologiques de l'école des Augustins.

En présentant l'orientation de l'enseignement des Augustins, qui prend Augustin pour référence et Gilles comme chef d'école, et se comprend elle-même comme une école, A. Zumkeller pense avoir montré que l'existence d'une école des Augustins, telle que l'avaient postulée F. Ehrle ou M. Grabmann, a son bien-fondé, et que celle-ci doit donc être considérée comme une direction théologique et philosophique indépendante.

Cette thèse d'A. Zumkeller fut reprise dans les travaux portant sur l'histoire de l'Ordre des Augustins : ainsi par David Gutiérrez⁴ et Adalbero Kunzelmann⁵, mais aussi par les historiens de la théologie et de la philosophie des Augustins : Albericus de Meijer, Eelcko Ypma et Willigis Eckermann ont toujours renvoyé dans leurs travaux à la présomption justifiée d'une école des Augustins au Moyen Âge. Mais des études historiographiques plus générales, au-delà de l'Ordre, ont également, me semble-t-il, suivi cette thèse. On trouve ainsi dans les dictionnaires spécialisés des articles « école des Augustins », qui partent des résultats d'A. Zumkeller et ne les remettent pas en question.

II. – LA RÉFUTATION DE L'EXISTENCE D'UNE ÉCOLE DES AUGUSTINS : BERNDTHAMM

La thèse d'A. Zumkeller reçut un démenti fondamental dans le mémoire d'habilitation de Berndt Hamm en 1982, « Frömmigkeitstheologie am Anfang des 16. Jahrhunderts: Studien zu Johannes von Paltz und seinem Umkreis » (La théologie de la dévotion à l'aube du XVI^e siècle : études sur Jean de Paltz et son entourage)⁶. Dans cette étude, B. Hamm examine la théologie du siècle précédant la Réforme, et lui accorde comme signe distinctif le fait qu'elle tenta de composer entre la théologie académique des Universités et la dévotion populaire. Les diverses disputes scolastiques disparurent peu à peu du devant de la scène, la question de la bonne conduite de vie et surtout la recherche de garanties pour obtenir la grâce et le salut devinrent les thèmes décisifs.

4. D. GUTIÉRIZ, *Geschichte des Augustinerordens, erster Band, Teil 1: Die Augustiner im Mittelalter, 1256-1356* (Würzburg 1985), p. 164-195.

5. A. KUNZELMANN, *Geschichte der deutschen Augustinereremiten, erster Teil: Das dreizehnte Jahrhundert* (Würzburg 1969), p. 247-253.

6. B. HAMM, *Frömmigkeitstheologie am Anfang des 16. Jahrhunderts: Studien zu Johannes von Paltz und seinem Umkreis* (Tübingen 1982).

Il distingue dans l'Augustin d'Erfurt Jean de Paltz (1440-1511) le représentant typique de cette théologie concentrée sur les besoins pratiques et spirituels. Il le considère comme un représentant de cette théologie de la dévotion qui voyait la sécurité religieuse et la certitude, non dans la voie de l'intériorisation, mais surtout dans les institutions sacramentelles de l'Église, comme le pape et les prêtres, les sacrements et le commerce des indulgences, tout comme dans les diverses formes ecclésiastiques de dévotion. De la sorte, il représentait exactement la théologie contre laquelle Luther allait diriger ses attaques et devait développer la Réforme.

B. Hamm examine ensuite dans le détail si les arguments mis en place par A. Zumkeller en faveur de l'existence d'une école des Augustins valent pour le couvent d'Erfurt, et si l'on y retrouve les conditions déterminantes pour le siècle précédant l'entrée de Luther dans l'Ordre augustin (1505)⁷. Au centre de sa présentation, il place à côté de Jean de Paltz son professeur, Jean de Dorsten, le supérieur de l'Ordre, André Proles, et Jean de Staupitz ainsi que Martin Luther lui-même. Pour Jean de Paltz, il constate son intérêt pour Gilles de Rome, placé par l'Ordre lui-même à la tête de l'école ; il établit également l'influence, en tant qu'autorités pour les Augustins, de Grégoire de Rimini, Thomas de Strasbourg et Augustinus Triumphus. Mais il se refuse à faire de Jean de Paltz un successeur direct de Gilles. Pour Jean de Paltz, seul comptait le fait que les auteurs qu'il citait correspondaient à son idéal de dévotion dans une église de prêtres organisée hiérarchiquement, et décidant seule de l'administration des sacrements. Par là, il ne se laisse pas réduire à une seule autorité scolastique déterminée, c'est bien plutôt chaque autorité qui lui était bienvenue pour soutenir sa thèse, quelle que fût sa direction. De même chez Jean de Dorsten, André Proles et Jean de Staupitz, B. Hamm ne peut constater de proximité particulière avec Gilles ; enfin, Luther n'a pas cité une seule fois Gilles de Rome.

B. Hamm entend avoir ainsi désamorcé un argument majeur d'A. Zumkeller : le fait que les *magistri* augustins s'appuyaient étroitement sur leur chef d'école, Gilles de Rome. La conclusion de B. Hamm est simple : là où il n'y a pas de tête de file, il n'y a pas d'école.

B. Hamm n'accorde pas plus de validité à l'idée que la proximité particulière avec le « Père de l'Ordre », Augustin, serait un signe distinctif propre à l'école des Augustins. Il constate certes que Jean de Paltz et Jean de Dorsten citent très souvent et abondamment Augustin, mais il ne considère pas ce fait comme une preuve de l'existence d'une école des Augustins. C'est bien plutôt qu'Augustin a été abondamment repris par les théologiens qui voulaient se libérer d'un aristotélisme scolastique figé et préparer de nouvelles voies à la dévotion. À la suite de Jean Gerson, ils cherchaient la source pure d'une théologie qui pouvait réunir la théologie académique et la dévotion personnelle ; Augustin, qui avait en son temps conjugué réflexion théologique et expérience personnelle, était pour eux

7. *Ibid.*, p. 303-333.

une autorité extrêmement considérée. Enfin Martin Luther, regardant en arrière, avait dit en 1540 : « Nous les moines ne lisons pas Augustin mais Scot » („Wir Mönche lasen nicht Augustinus sondern Scotus!“)⁸.

Par là, il est évident pour B. Hamm que la lecture intensive d'Augustin n'est pas un signe distinctif particulier des études dans l'Ordre augustin, mais un phénomène répandu dans la théologie de langue allemande du début du XVI^e siècle. Pour la langue italienne, il concède certes qu'il y a eu, chez les Augustins, dans le cadre du premier humanisme, une lecture renouvelée et intense d'Augustin, mais il la limite expressément à ce domaine.

En résumé il constate que Gilles de Rome n'était pas considéré une autorité particulière chez les Augustins d'Erfurt, de même que le fait qu'ils lisaient intensément Augustin n'est pas un signe distinctif. Il donne de ses résultats une dernière formulation marquante et tranchée : « Il n'y a pas d'école des Augustins au Moyen Âge » („Die Augustinerschule des Mittelalters gibt es nicht“)⁹.

De même que la thèse d'A. Zumkeller sur l'existence d'une école des Augustins, celle de B. Hamm visant à en réfuter l'existence a été reprise par bien des chercheurs. Ainsi Alister Mc Grath a émis l'idée selon laquelle il n'y a pas de direction unique d'enseignement dans l'Ordre augustin et que l'on ne peut donc pas parler d'une école des Augustins¹⁰. Certes, Gilles de Rome et Grégoire de Rimini auraient eu chacun leurs partisans, mais même cette dépendance n'est pas à considérer comme un élément les liant à leur Ordre. En outre, Gilles de Rome, en tant qu'élève de Thomas d'Aquin, est plus à compter parmi les thomistes et Grégoire de Rimini parmi les scotistes. C'est pourquoi on ne peut parler d'enseignement indépendant d'une école des Augustins. Bien au contraire, il y aurait eu au sein de l'Ordre deux courants différents qu'il faudrait ramener au thomisme ou au scotisme. Marcus Wriedt, lui, part tout au plus d'une *uia Gregorii* dans l'Ordre augustin, dont il ne veut cependant pas encore voir l'existence assurée tant que la base textuelle prête encore à la discussion.

A. Zumkeller a réagi à la critique de B. Hamm dans son livre paru en 1984 : *Erbsünde, Gnade, Rechtfertigung und Verdienst nach der Lehre der Erfurter Augustinertheologen des Spätmittelalters* (« Pêché originel, grâce, justification et mérite d'après l'enseignement des théologiens augustins d'Erfurt au Moyen Âge tardif »).¹¹ Le titre montre déjà qu'il demeure fidèle à la thèse d'une unité d'enseignement de l'école des Augustins et entend précisément montrer cela pour les théologiens d'Erfurt, qui est précisément le cadre de recherche que B. Hamm avait adopté dans son étude.

8. *Ibid.*, p. 313 et 319.

9. *Ibid.*, p. 330.

10. A. E. MC GRATH, « Augustinianism? A Critical Assessment of the So-called Medieval Augustinian Tradition on Justification », *Augustiniana*, 31, 1981, p. 247-267.

11. A. ZUMKELLER, *Erbsünde, Gnade, Rechtfertigung und Verdienst nach der Lehre der Erfurter Augustinertheologen des Spätmittelalters*, Würzburg, 1984, p. 432-442.

Cependant il va largement à la rencontre de B. Hamm dans la mesure où il admet ne plus laisser telles quelles certaines de ses propres affirmations, après bien des années supplémentaires d'étude des textes de théologiens augustins du Moyen Âge. En particulier, il reconnaît avec Hamm qu'il a trop valorisé l'unité de l'enseignement de l'école des Augustins. En particulier, il souligne plus fortement la différence existant entre Gilles de Rome et Grégoire de Rimini. Gilles s'appuyait davantage sur Aristote, bien qu'il eût également intégré fortement l'enseignement d'Augustin ; il avait des élèves qui se sentaient redevables de lui. Grégoire se fondait presque exclusivement sur Augustin et ouvrait ainsi la voie à la tradition augustiniennne vraiment pure de l'Ordre, influençant par là des générations de *magistri* après lui. Mais ils avaient tous les deux en commun l'exigence d'orienter leur théologie et leur philosophie sur la pensée d'Augustin. Ce présupposé théorique que tous deux partageaient, ainsi que la prise de conscience d'autres auteurs augustins, qu'A. Zumkeller établit par le biais d'autres citations, d'appartenir à une *schola nostra* avec un *doctor nostri ordinis*, lui permet de conclure : « Tous ces théologiens étaient membres de l'Ordre de saint Augustin et se sentaient en tant que tels obligés de prendre soin de son héritage spirituel. ... On pourra et on devra ainsi continuer de parler de l'existence d'une seule école théologique des Augustins médiévaux, quand bien même elle n'était pas dépourvue de tensions » („Alle diese Theologen waren Mitglieder des Ordens des hl. Augustinus und fühlten sich als solche verpflichtet, sein geistiges Erbe zu pflegen. ... So wird man auch weiterhin von der Existenz einer einzigen, wenn auch nicht spannungsfreien theologischen Schule der mittelalterlichen Augustiner sprechen können und müssen“)¹².

Dans ce contexte, l'observation suivante demeure digne d'intérêt : à la lecture des études des deux principaux représentants de la controverse sur l'existence d'une école des Augustins au Moyen Âge, une position commune émerge, que tous deux revendiquent et de laquelle chacun tire le même enseignement, mais avec des intérêts opposés : tous deux sont d'avis qu'une influence des *magistri* augustins sur le développement de la pensée de Martin Luther ne peut plus être établie, en particulier dans la mesure où Jean de Nathin, le maître en théologie de Luther, n'a pas laissé d'écrits propres. Il est certain que Luther a étudié les œuvres de quelques théologiens augustins, puisque cela était une obligation dans le cadre de ses études de théologie. Il est simplement difficile d'établir quels textes de quels théologiens il a lus. On ne peut prouver, sur le système théologique de Luther, d'influence directe ni de Gilles de Rome, ni de Grégoire de Rimini ; ni d'Hugolin d'Orvieto ni encore de Simon de Cassia, pour ne citer que les plus célèbres. Par là, les deux chercheurs soulignent que sa théologie réformatrice n'a pas ses racines chez les théologiens augustins d'Erfurt et d'ailleurs. A. Zumkeller, qui est catholique, veut montrer que la Réforme n'a pas ses racines chez les auteurs des Augustins, qui sont toujours orthodoxes – il souligne, chez Luther, le rejet de la tradition, rejet qui a conduit à la rupture avec

12. *Ibid.*, p. 441 sq.

l'Église. B. Hamm, qui est protestant, veut montrer que Luther a quitté les chemins encombrés d'une doctrine de l'Ordre figée – il souligne que Luther n'a pu développer la Réforme de la théologie que dans ce climat de liberté.

De ce fait, on peut soupçonner que des intérêts confessionnels subtils ont pu aussi jouer un rôle dans le débat sur l'existence d'une école des Augustins au Moyen Âge. Selon le point de vue, c'est l'orthodoxie des *magistri* augustins ou le génie réformateur qui ne doivent pas être remis en question. Que cette présupposition ne soit pas facile à établir, c'est ce qu'un regard rapide jeté sur les dictionnaires courants de confession catholique ou protestante montre à l'évidence. Dans le *Lexikon für Theologie und Kirche*, dictionnaire catholique de 1993, W. Eckermann ouvre son article sur l'école des Augustins sur cette constatation : « Par école des Augustins, on entend cette direction philosophique et théologique, qui subsista au sein de l'Ordre des Ermites de saint Augustin du XIII^e au XVIII^e siècle, se référait à l'œuvre d'Augustin, voyait dans Gilles de Rome un chef de file et fut fondée officiellement par le chapitre de Florence en 1287 » („Unter Augustinerschule versteht man jene philosophisch-theologische Richtung, die im Orden der Augustiner Eremiten vom 13. bis zum 18. Jahrhundert bestand, sich auf das Werk Augustins bezog, Aegidius Romanus als Schulhaupt ansah und 1287 offiziell auf dem Generalkapitel zu Florenz begründet wurde“)¹³. Hellmut Zschosch dans le dictionnaire protestant de 1998, *Religion in Geschichte und Gegenwart*, constate sous la rubrique « Ermites de saint Augustin » : « Les représentants significatifs en théologie des Ermites de saint Augustin, Gilles de Rome et Grégoire de Rimini, virent leur rayonnement principalement limité à l'Ordre. ... On n'en vint cependant pas à la fondation d'une école propre » („Die bedeutensten theologischen Vertreter der Augustiner-Eremiten, Giles de Rome et Gregoire de Rimini, blieben in ihrer Ausstrahlung weitgehend auf den Orden beschränkt. ... zur Bildung einer eigenen Schule kam es aber nicht“)¹⁴.

Si j'ai effectué une présentation aussi détaillée des deux positions, c'est que, comme le montrent les deux citations précédentes, elles déterminent encore maintenant la discussion et s'opposent sans conciliation possible. J'en viens par là à mon troisième point.

13. W. ECKERMANN, *Augustinerschule*, *Lexikon für Theologie und Kirche*, vol. 1, Freiburg, ³1993, p. 1238-1240.

14. H. ZSCHOSCH, *Augustinereremiten*, *Religion in Geschichte und Gegenwart*, vol. 1, Tübingen, ⁴1998, p. 970 sq.

III. – POUR UN RÉEXAMEN DE LA QUESTION DE L'ÉCOLE DES AUGUSTINS
AU MOYEN ÂGE

Mon exposé des positions d'A. Zumkeller et de B. Hamm, ainsi que de leur réception dans l'écriture de l'histoire de la théologie, doit avoir établi que cette discussion en est arrivée à un point mort. Il sera toujours possible de comparer certains enseignements de maîtres augustins déterminés avec ceux des autres pour en constater la ressemblance. De même, on pourra toujours trouver des contre-exemples, dans lesquels des *magistri* de la même génération se seront faits les représentants de positions différentes. En fin de compte, cela n'est qu'un échange ou un complément des mêmes vieux arguments, qui ne conduit pas à de nouvelles vues.

Par contre, la question de savoir si le concept d'école, en tant que catégorie utile pour la description de développements historiques, en philosophie ou théologie, a encore seulement un sens, nous mène bien plus loin. Même les écoles dont l'existence est historiquement indiscutable et qui sont toujours citées, ne sont pas complètement unifiées dans leurs voies d'enseignement. Existe-t-il une école dominicaine ? Les partisans d'Albert le Grand ont eu au xv^e siècle d'ardentes disputes avec les partisans de Thomas d'Aquin : *uia Alberti* contre *uia antiqua*. Les dominicains Thierry de Freiberg et Maître Eckhart étaient des adversaires résolus de la métaphysique et de la théorie de l'intellect de Thomas d'Aquin. La recherche historique a montré que, malgré la désignation précoce de Thomas comme docteur de l'Ordre, sa théologie s'est développée bien plus tard en une école nommée d'après lui, qui ne fut identifiée sur le plan religieux que lors du concile de Trente.

La situation est tout aussi peu homogène dans l'école franciscaine. Qui veut-on voir ici comme le chef de l'école ? Bonaventure, Jean Duns Scot ou Guillaume d'Ockam ? Or, pour l'argumentation d'A. Zumkeller, la question du chef de file et de son autorité est décisive. Faut-il compter un scotiste dans l'école franciscaine ? Peut-on rapporter l'aristotélisme strict d'Ockam à l'augustinisme de Bonaventure ? Ockam fut-il le fondateur de la *uia moderna* ou un élève de Jean Duns Scot ? À propos de ce problème, Ludger Honnefelder remarque : « La formation scolastique rend l'image doxographique plus difficile. Ainsi, attribuer à un fondateur d'école une originalité semblable à celle d'un *fundator ordinis* ne résiste pas à un examen philosophique postérieur. ... La division en écoles peut ... recouvrir des différences philosophiques comme des affinités philosophiques » („Die Schulbildung macht das doxographische Bild schwieriger. So wird dem Begründer einer Schule wie dem *fundator ordinis* eine Ursprünglichkeit zugeordnet, die der philosophischen Nachprüfung nicht

standhält. ... Die Gliederung nach Schulen kann ... philosophische Differenzen wie philosophische Affinitäten verschleiern“)¹⁵.

Faut-il donc abandonner complètement le concept d'école ? Je ne le crois pas. Il était sûrement d'importance pour la spiritualité d'un Thomas d'Aquin ou des autres dominicains d'avoir étudié dans les centres de formation dominicains ; la même chose vaut pour Guillaume d'Ockam, pour d'autres franciscains et pour le système d'étude franciscain. C'est là qu'ils ont étudié la théologie, qu'ils ont noué des contacts sociaux et, en dernier lieu, c'est l'Ordre qui leur a surtout permis de faire la carrière qu'ils ont faite. Ce serait sûrement une tâche intéressante que d'examiner dans un contexte plus général jusqu'à quel point pouvait s'exercer cette emprise. C'est un fait établi que Bonaventure, en particulier, n'était pas très exigeant sur le chapitre de la discipline chez ses confrères ; mais il a toujours agi avec conviction dans l'intérêt supérieur de l'ordre.

Jusqu'à quel point d'autres docteurs de l'Ordre se sentaient-ils les obligés de leur Ordre en tant que tel ?

Si l'on définit l'école d'un Ordre non comme un système d'enseignement homogène, mais comme une communauté de philosophes et de théologiens, qui se situent dans une continuité de quelques centaines d'années, qui se basent sur les mêmes fondements, on a plus à y gagner. Ce qui unit Albert, Thomas, Thierry et Eckhart, c'est leur effort et leur prétention d'expliquer le monde rationnellement. Par delà toutes les différences de leurs positions philosophiques et théologiques, ils se comprirent toujours comme des savants selon l'idéal dominicain. Bonaventure, Duns Scot et Ockam étaient en tant que franciscains redevables des mêmes idéaux propres à leur Ordre, comme la pauvreté, et c'est ce qui les unit.

Pourquoi cet aspect précisément ne serait-il pas valable pour les Augustins ? En tant que mendiants, ils avaient fait vœu de pauvreté et tenaient les sciences en haute considération. Un signe distinctif particulier de leur Ordre était qu'ils étaient tenus d'orienter majoritairement leur théologie et leur philosophie en se fondant sur Augustin. Que d'autres *magistri* aient choisi Augustin comme leur autorité centrale ne constitue pas un argument significatif. En réalité, les Augustins ont fait beaucoup pour la propagation de la théologie et de la philosophie du Père de leur Ordre. Bien des auteurs du Moyen Âge auraient à peine été en mesure de rassembler la masse des citations d'Augustin que l'on trouve dans bien des œuvres, sans les florilèges d'Augustin réalisés par les Augustins.

Cette spiritualité propre à une école a, à mon avis, exercé son influence sur bien d'autres domaines, pour lesquels une simple comparaison des enseignements n'irait pas assez loin. Pétrarque aurait pu recevoir les *Confessions* en

15. L. HONNEFELDER, « Scotus und der Scotismus. Ein Beitrag zur Bedeutung der Schulbildung in der mittelalterlichen Philosophie », M. J. F. M. HOENEN, J. H. J. SCHNEIDER, G. WIELAND (ed.), *Philosophy and Learning. Universities in the Middle Ages*, Leiden/New York/Köln, 1995, p. 251.

cadeau de bien des lettrés. Mais c'est seulement sa relation avec l'Augustin Denys da Borgo San Sepolcro qui l'a d'abord amené à lire le texte de telle sorte qu'il s'est senti concerné personnellement et a toujours conservé le livre par devers lui. L'importance que ce texte eut pour lui ressort à l'évidence de sa célèbre description du Mont Ventoux.

Je veux dire par là qu'il est raisonnable de parler d'une école des Augustins au Moyen Âge, de même qu'il est raisonnable de parler d'une école dominicaine ou franciscaine. Le décompte des positions convergentes ou divergentes n'a par contre là que peu de sens ; la spiritualité de chaque Ordre est de beaucoup plus décisive. Je suis même d'avis que l'on peut rapprocher Luther de l'école des Augustins beaucoup plus que ne le désireraient beaucoup de ses historiens. Je m'y connais trop peu dans la recherche sur Luther pour pouvoir juger de l'originalité de cette pensée. Mais Augustin et Luther avaient au moins cela en commun qu'ils ont longtemps lutté pour un Dieu qu'ils voulaient libérer de la naïve religiosité de l'enfance.

Il ne faudrait cependant pas sous-estimer les contenus de l'enseignement de l'école des Augustins ni les mettre complètement entre parenthèses. Ainsi, les positions éthiques des maîtres augustins sont encore presque complètement inconnues – et c'est en toute connaissance de cause que je parle de positions. Ce qui les unit tous, c'est qu'ils s'étaient faits les obligés d'Augustin en tant que Père de l'Ordre, qui était lui-même, comme on le sait, un critique féroce des concepts de l'éthique antique. Leur confrontation avec la philosophie aristotélicienne pourrait offrir une contribution intéressante aux discussions du XXI^e siècle, qui est justement sur le point de se remémorer ses racines plongeant dans la philosophie aristotélicienne. Mais il convient là de fournir un travail immense.

Franz-Bernhard STAMMKÖTTER

Université de Trèves

RÉSUMÉ : En 1964, A. Zumkeller chercha à montrer que, durant le Moyen Âge, l'ordre des Augustins donna naissance à une école propre, qui se plaça dans la tradition d'Augustin et de l'enseignement de Gilles de Rome. En 1982, cette thèse fut vivement contredite par Bernd Hamm, qui voulut démontrer que jusque dans le couvent des Augustins d'Erfurt – celui de Luther –, on ne peut parler, du milieu du xv^e à celui du xvi^e s., d'école des Augustins : les écrits mêmes d'Augustin y étaient d'ailleurs à peine connus et, dans les débats, Gilles de Rome ne jouait presque aucun rôle. Zumkeller a de nouveau réfuté cette critique en 1984. Depuis lors, des historiens, catholiques d'une part (Zumkeller), protestants de l'autre (Hamm), défendent les deux positions. Mais pour déterminer si une telle école a existé, il importe moins d'examiner en détail les différences ou ressemblances doctrinales que d'évaluer à quel milieu social ou intellectuel ces auteurs se sentaient liés.

ABSTRACT : In 1964, Adolar Zumkeller sought to show that the Augustinian Order in the Middle Ages gave rise to its own school of thought, which aligned itself with the tradition of Augustine and the teachings of Aegidius Romanus. This thesis, however, was sharply criticized by Bernd Hamm in 1982. He argued that, even in Luther's own Augustinian monastery in Erfurt, from the middle of the 15th to the middle of the 16th century, one can in no way refer to an Augustinian School. As evidence, he pointed out that the writings of Augustine himself were little known, and that the ideas of Aegidius Romanus played no role in the discussions which took place there. Zumkeller reacted to this critique once more in 1984 ; since that time, both positions, the Catholic (Zumkeller) and the Protestant (Hamm), have had their partisans among historians. To determine whether or not such a school existed, however, it is not necessary to show doctrinal similarities and differences ; rather, what is more necessary is to see clearly to which social and intellectual environment these authors saw themselves as belonging.

ZUSAMMENFASSUNG : 1964 versuchte Adolar Zumkeller zu zeigen, daß der Augustinerorden im Mittelalter eine eigene Schule hervorgebracht hat, die sich an der Tradition des Augustinus und den Lehren des Aegidius von Rom ausrichtete. Diese These erfuhr 1982 von Bernd Hamm scharfen Widerspruch; er versuchte zu zeigen, daß gerade in Luthers Augustinerkloster in Erfurt von der Mitte des 15 bis zur Mitte des 16. Jahrhunderts in keiner Weise von einer Augustinerschule gesprochen werden kann, da selbst die Schriften des Augustinus kaum bekannt waren und Aegidius von Rom in den Diskussionen keine Rolle spielte. Zumkeller hat dieser Kritik 1984 noch einmal widersprochen; seitdem werden beide Positionen von katholischen (Zumkeller) oder protestantischen (Hamm) Historikern vertreten. Es kommt aber nicht darauf an, Lehrunterschiede oder –gleichheit im einzelnen zu zeigen, es ist wichtiger zu sehen, welchem sozialen und intellektuellen Milieu sich die Autoren verbunden wußten, um eine Schule zu bestimmen zu können.